

quels il craignit de paraître faible, s'il manquait d'accomplir le serment qu'il avait fait. » Le roi « était fâché d'avoir promis la tête de saint Jean-Baptiste : mais à cause du serment qu'il avait fait, et des assistants, il commanda qu'on la donnât<sup>1</sup>. »

C'est la plus grande de toutes les faiblesses, que de craindre trop de paraître faible.

Tout cela fait connaître qu'il n'y a point de puissance, si on n'est premièrement puissant sur soi-même : ni de fermeté véritable, si on n'est premièrement ferme contre ses propres passions.

« Il faut souhaiter, dit saint Augustin<sup>2</sup>, d'avoir une volonté droite, avant que de souhaiter d'avoir une grande puissance. »

#### IV<sup>e</sup> PROPOSITION.

La crainte de Dieu est le vrai contre-poids de la puissance : le prince le craint d'autant plus qu'il ne doit craindre que lui.

Pour établir solidement le repos public, et affermir un État, nous avons vu que le prince a dû recevoir une puissance indépendante de toute autre puissance qui soit sur la terre. Mais il ne faut pas pour cela qu'il s'oublie, ni qu'il s'emporte, puisque moins il a de compte à rendre aux hommes, plus il a de compte à rendre à Dieu.

Les méchants, qui n'ont rien à craindre des hommes, sont d'autant plus malheureux, qu'ils sont réservés comme Caïn à la vengeance divine.

« Dieu mit un signe sur Caïn, afin que per-sonne ne le tuât<sup>3</sup>. » Ce n'est pas qu'il pardonnât à ce parricide; mais il fallait une main divine pour le punir comme il le méritait.

Il traite les rois avec les mêmes rigueurs. L'impunité à l'égard des hommes les soumet à des peines plus terribles devant Dieu. Nous avons vu que la primauté de leur état, leur attire une primauté dans les supplices. « La miséricorde est pour les petits; mais les puissants seront plus samment tourmentés : aux plus grands est préparé un plus grand tourment<sup>4</sup>. »

Considérez comme Dieu les frappe dès cette vie. Voyez comme il traite un Achab; comme il traite un Antiochus; comme il traite un Nabuchodonosor, qu'il relègue parmi les bêtes; un Balthazar, à qui il dénonce sa mort et la ruine de son royaume, au milieu d'une grande fête qu'il faisait à toute sa cour; enfin, comme il traite tant de méchants

<sup>1</sup> Matth. XIV, 9.

<sup>2</sup> Aug. de Trinit. lib. XIII, cap. XIII.

<sup>3</sup> Gen. IV, 15.

<sup>4</sup> Sap. VI, 6, 7, 9.

rois : il n'épargne pas la grandeur; mais plutôt il la fait servir d'exemple.

Que ne fera-t-il point contre les rois impénitents, s'il traite si rudement David humilié devant lui qui lui demande pardon! « Pourquoi as-tu méprisé ma parole, et as-tu fait le mal devant mes yeux? Tu as tué Urie par le glaive des enfants d'Ammon, tu lui as ravi sa femme. Le glaive s'attachera à ta maison à jamais, parce que tu m'as méprisé. Et voici ce que dit le Seigneur : Je susciterai contre toi ton propre fils : je te ravirai tes femmes, et les donnerai à un autre qui en abusera publiquement, et à la lumière du soleil. Tu l'as fait en secret, et tu as cru pouvoir cacher ton crime; et moi j'en ferai le châtement à la vue de tout le peuple, et devant le soleil : parce que tu as fait blasphémer les ennemis du Seigneur<sup>1</sup>. »

Dieu le fit comme il l'avait dit, et il n'est pas nécessaire de rapporter ici la révolte d'Absalon et toutes ses suites.

Ces châtements font trembler. Mais tout ce que Dieu exerce de rigueur et de vengeance sur la terre, n'est qu'une ombre à comparaison des rigueurs du siècle futur. « C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant<sup>2</sup>. »

Il vit éternellement; sa colère est implacable, et toujours vivante; sa puissance est invincible; il n'oublie jamais; il ne se lasse jamais; rien ne lui échappe.

### LIVRE CINQUIÈME.

#### QUATRIÈME ET DERNIER CARACTÈRE DE L'AUTORITÉ ROYALE.

##### ARTICLE PREMIER.

*Que l'autorité royale est soumise à la raison.*

##### PREMIÈRE PROPOSITION.

Le gouvernement est un ouvrage de raison et d'intelligence.

« Maintenant, ô rois, entendez; soyez instruits, juges de la terre<sup>3</sup>. »

Tous les hommes sont faits pour entendre; mais vous principalement sur qui tout un grand peuple se repose, qui devez être l'âme et l'intelligence d'un État, en qui se doit trouver la raison première de tous ses mouvements : moins vous avez à rendre de raison aux autres, plus vous devez avoir de raison et d'intelligence en vous-mêmes.

Le contraire d'agir par raison, c'est agir par passion ou par humeur. Agir par humeur, ainsi

<sup>1</sup> II. Reg. XII, 9, 10, etc.

<sup>2</sup> Hebr. X, 31.

<sup>3</sup> Ps. II, 10.

qu'agissait Saül contre David, ou poussé par sa jalousie, ou possédé par sa mélancolie noire, entraîne toute sorte d'irrégularité, d'inconstance, d'inégalité, de bizarrerie, d'injustice, d'étourdissement dans la conduite.

N'eût-on qu'un cheval à gouverner, et des troupeaux à conduire, on ne le peut faire sans raison : combien plus en a-t-on besoin pour mener les hommes, et un troupeau raisonnable!

« Le Seigneur a pris David comme il menait les brebis, pour lui donner à conduire Jacob son serviteur, et Israël son héritage; et il les a conduits dans l'innocence de son cœur, d'une main habile et intelligente<sup>1</sup>. »

Tout se fait parmi les hommes par l'intelligence, et par le conseil. « Les maisons se bâtissent par la sagesse, et s'affermissent par la prudence. L'habileté remplit les greniers, et amasse les richesses. L'homme sage est courageux : l'homme habile est robuste et fort, parce que la guerre se fait par conduite, et par industrie : et le salut se trouve où il y a beaucoup de conseil<sup>2</sup>. »

La Sagesse dit elle-même : « C'est par moi que les rois règnent, par moi les législateurs prescrivent ce qui est juste<sup>3</sup>. »

Elle est tellement née pour commander, qu'elle donne l'empire à qui est né dans la servitude. « Le sage serviteur commandera aux enfants de la maison qui ne sont pas sages, et il fera leurs partages<sup>4</sup>. » Et encore : « Les personnes libres s'assujettiront à un serviteur sensé<sup>5</sup>. »

Dieu en installant Josué lui ordonne d'étudier la loi de Moïse, qui était la loi du royaume; « afin, dit-il<sup>6</sup>, que vous entendiez tout ce que vous faites. » Et encore : « Alors vous conduirez vos desseins, et vous entendrez ce que vous faites. »

David en dit autant à Salomon, dans les dernières instructions qu'il lui donna en mourant. « Prenez garde à observer la loi de Dieu, afin que vous entendiez tout ce que vous faites, et de quel côté vous aurez à vous tourner<sup>7</sup>. »

Qu'on ne vous tourne point, tournez-vous vous-mêmes avec connaissance; que la raison dirige tous vos mouvements : sachez ce que vous faites, et pourquoi vous le faites.

Salomon avait appris de Dieu même, combien la sagesse était nécessaire pour gouverner un grand peuple. « Dieu lui apparut en songe durant la

<sup>1</sup> Ps. LXXVII, 70, 71, 72.

<sup>2</sup> Prov. XXIV, 3, 4, 5, 6.

<sup>3</sup> Ibid. VIII, 15.

<sup>4</sup> Ibid. XVII, 2.

<sup>5</sup> Eccl. X, 28.

<sup>6</sup> Jos. I, 7, 8.

<sup>7</sup> III. Reg. II, 3.

« nuit, et lui dit<sup>1</sup> : Demandez-moi ce que vous voudrez : Salomon répondit : O Seigneur! vous avez usé d'une grande miséricorde envers mon père David : comme il a marché devant vous en justice et en vérité et d'un cœur droit, vous lui avez aussi gardé vos grandes miséricordes, et vous lui avez donné un fils assis sur son trône : et maintenant, ô Seigneur Dieu! vous avez fait régner votre serviteur à la place de David son père : et moi je suis un jeune homme, qui ne sais pas encore entrer ni sortir. » (C'est-à-dire, qui ne sais pas me conduire; qui ne sais par où commencer, ni par où finir les affaires.) « Et je me trouve au milieu du peuple que vous avez choisi, peuple infini et innombrable. Donnez donc à votre serviteur la sagesse et l'intelligence et un cœur docile; afin qu'il puisse juger et gouverner votre peuple, et discerner entre le bien et le mal. Car qui pourra gouverner et juger ce peuple immense? La demande de Salomon plut au Seigneur, et il lui dit : Parce que vous avez demandé cette chose, et que vous n'avez point demandé une longue vie, ni de grandes richesses, ou de vous venger de vos ennemis, mais que vous avez demandé la sagesse pour juger avec discernement : j'ai fait selon vos paroles, et je vous ai donné un cœur sage et intelligent, en sorte qu'il n'y eut jamais, ni jamais il n'y aura un homme si sage que vous. Mais je vous ai encore donné ce que vous ne m'avez pas demandé, c'est-à-dire, les richesses et la gloire; et jamais il n'y a eu roi qui en eut tant que vous en aurez. »

Ce songe de Salomon était une extase, où l'esprit de ce grand roi, séparé des sens et uni à Dieu, jouissait de la véritable intelligence. Il vit en cet état que la sagesse est la seule grâce qu'un prince devait demander à Dieu.

Il vit le poids des affaires, et la multitude immense du peuple qu'il avait à conduire. Tant d'humeurs, tant d'intérêts, tant d'artifices, tant de passions, tant de surprises à craindre, tant de choses à considérer, tant de monde de tous côtés à écouter et à connaître; quel esprit y peut suffire?

Je suis jeune, dit-il, et je ne sais pas encore me conduire. L'esprit ne lui manquait pas, non plus que la résolution. Car il avait déjà parlé d'un ton de maître à son frère Adonias; et dès le commencement de son règne il avait pris son parti dans une conjoncture décisive, avec autant de prudence qu'on en pouvait désirer : et toutefois il tremble encore, quand il voit cette suite immense de soins et d'affaires qui accompagnent la royauté; et il voit bien qu'il n'en peut sortir, que par une sagesse consommée.

<sup>1</sup> III. Reg. III, 5, 6, 7, etc. II. Par. I, 7, 8, etc.

Il la demande à Dieu, et Dieu la lui donne : mais en même temps il lui donne tout le reste qu'il n'avait pas demandé; c'est-à-dire, et les richesses et la gloire.

Il apprend aux rois, que rien ne leur manque quand ils ont la sagesse, et qu'elle seule leur attire tous les autres biens.

Nous trouvons un beau commentaire de la prière de Salomon dans le livre de la Sagesse, qui fait parler ainsi ce sage roi : « J'ai désiré le bon sens, et il m'a été donné; j'ai invoqué l'esprit de sagesse, et il est venu sur moi. J'ai préféré la sagesse aux royaumes et aux trônes; au prix de la sagesse les richesses m'ont paru comme rien : devant elle l'or m'a semblé un grain de sable, et l'argent comme de la boue : elle est plus aimable que la santé et la bonne grâce. Je l'ai mise devant moi comme un flambeau, parce que sa lumière ne s'éteint jamais. Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains la gloire, et des richesses immenses. »

#### II<sup>e</sup> PROPOSITION.

La véritable fermeté est le fruit de l'intelligence.

« Considérez ce qui est droit, et que vos yeux précèdent vos pas; dressez-vous un chemin, et toutes vos démarches seront fermes<sup>1</sup>. » Qui voit devant soi marche sûrement.

Autant donc que la fermeté est nécessaire au gouvernement, autant a-t-il besoin de la sagesse.

Le caractère de la sagesse est d'avoir une conduite suivie. « L'homme sage est permanent comme le soleil; le fou change comme la lune<sup>2</sup>. »

Le plus sage de tous les rois fait dire ces paroles à la Sagesse : « A moi appartient le conseil et l'équité, à moi la prudence, à moi la force<sup>3</sup>. »

Ces choses, à le bien prendre, sont inséparables. « L'homme sage est courageux, l'homme habile est robuste et fort<sup>4</sup>. »

Les brutaux n'ont qu'une fausse hardiesse. « Nabal était impérieux, et personne n'osait lui parler dans sa maison<sup>5</sup>. » Tant qu'il crut n'avoir rien à craindre de David, il disait insolemment : « Qu'ai-je à faire de David? qui est le fils d'Isaï? » Aussitôt qu'il eut appris que David avait juré sa perte, quoiqu'on lui eût dit que sa femme l'avait apaisé, « le cœur lui manqua; il demeura comme une pierre, et mourut au bout de dix jours<sup>6</sup>. »

Roboam est méprisé pour son peu de sens. « Salomon laissa après lui la folie de la nation, Ro-

« boam, qui manquait de prudence, et qui découvrit le peuple par les mauvais conseils qu'il suivit<sup>1</sup>. »

Comme il n'avait point de sagesse, il n'avait point de fermeté; et son propre fils est contraint de dire : « Roboam était un homme malhabile et d'un courage tremblant, et il n'eut pas la force de résister aux rebelles<sup>2</sup>. » Au lieu de malhabile et de courage tremblant, l'hébreu porte : « C'était un enfant tendre de cœur. » Ce n'est pas qu'il ne leur ait fait la guerre. « Roboam et Jéroboam eurent toujours la guerre entre eux<sup>3</sup>. »

Il n'est point accusé d'avoir manqué de courage militaire; mais c'est qu'il n'avait pas cette force qui fait prendre et suivre avec résolution un bon conseil. A voir pourtant de quel ton il parla à tout le peuple, on le croirait ferme et résolu. Mais il n'était ferme qu'en paroles; et au premier mouvement de la sédition, on lui voit honteusement prendre la fuite. « Roboam envoya Aduram, qui avait la charge de lever les tributs, et les enfants d'Israël le lapidèrent. Ce que Roboam n'eut pas plutôt su qu'il se pressa de monter dans son chariot, et s'enfuit en Jérusalem; et le peuple d'Israël se sépara de la maison de David<sup>4</sup>. »

Voilà l'homme qui se vantait d'être plus puissant que Salomon : il parle superbement quand il croit qu'il fera peur à un peuple suppliant. A la première émeute, il tremble lui-même, et il affermit les rebelles par sa fuite précipitée.

Ce n'est pas ainsi qu'avait fait son aïeul David. Quand il apprit la révolte d'Absalon, il vit ce qu'il y avait à craindre, et se retira promptement, mais en bon ordre et sans trop de précipitation, « marchant à pied avec ses gardes, et ce qu'il avait de meilleures troupes; et se posta dans un lieu désert et de difficile accès, en attendant qu'il eût des nouvelles de ceux qu'il avait laissés pour observer les mouvements du peuple<sup>5</sup>. »

Il est vrai qu'il allait, en signe de douleur, « nu-pieds, et la tête couverte, lui et tout le peuple pleurant<sup>6</sup>. » Cela était d'un bon roi, et d'un bon père, qui voyait son fils bien-aimé à la tête des rebelles, et combien de sang il fallait répandre; et que c'était son péché qui attirait tous ces malheurs sur sa maison et sur son peuple.

Il s'abaissait sous la main de Dieu, attendant l'événement avec un courage inébranlable : « Si je suis agréable à Dieu, il me rétablira dans Jérusalem : que s'il me dit : Tu ne me plais pas :

<sup>1</sup> Eccl. XLVII, 27, 28.

<sup>2</sup> II. Par. XIII, 7.

<sup>3</sup> Ibid. XII, 15.

<sup>4</sup> Par. I, 18, 19.

<sup>5</sup> II. Reg. XV, 14, 15, 17, 18, 28.

<sup>6</sup> Ibid. 30.

<sup>1</sup> Sap. VII, 7, 8, 9, etc.

<sup>2</sup> Prov. IV, 25, 26.

<sup>3</sup> Eccl. XXVII, 12.

<sup>4</sup> Prov. VIII, 14.

<sup>5</sup> Ibid. XXIV, 5.

<sup>6</sup> I. Reg. XXV, 17.

<sup>7</sup> Ibid. 10.

<sup>8</sup> Ibid. 37, 8.

« il est le maître; qu'il fasse ce qu'il trouvera le meilleur<sup>1</sup>. »

Étant donc ainsi résolu, il pourvoyait à tout avec une présence d'esprit admirable; et il trouva sans hésiter ce beau moyen qui dissipa les conseils d'Absalon et d'Achitophel<sup>2</sup>.

Et quand après la victoire, il vit Séba, fils de Bochri, qui ramassait les restes des séditeux, il ne se reposa pas sur l'avantage qu'il venait de remporter. « Et il dit à Abisaï : Séba nous fera plus de peine qu'Absalon : prenez donc tout ce qu'il y a ici de gens de guerre, de peur qu'il ne se jette dans quelque ville forte, et ne nous échappe<sup>3</sup>. » Par cet ordre il assura le repos public, et étouffa la sédition dans sa naissance.

Voilà un homme vraiment fort, qui sait craindre où il faut; et qui sait prendre à propos les bons conseils.

#### III<sup>e</sup> PROPOSITION.

La sagesse du prince rend le peuple heureux.

« Le roi insensé perdra son peuple : les villes seront habitées par la prudence de leurs princes<sup>4</sup>. »

Voici les fruits bienheureux du sage gouvernement de Salomon. « Le peuple de Juda et d'Israël était innombrable; ils buvaient, ils mangeaient et ils vivaient à leur aise : et ils demeuraient sans rien craindre, chacun dans sa vigne et sous son figuier<sup>5</sup>. »

« L'or et l'argent étaient communs en Jérusalem comme les pierres : et les cèdres naissaient dans les vallées en aussi grande quantité que les sycomores<sup>6</sup>. »

Sous un prince sage tout abonde; les hommes, les biens de la terre, l'or et l'argent. Le bon ordre amène tous les biens.

La même chose arriva sous Simon le Machabée. Son caractère était la sagesse. Parmi les Machabées, enfants de Mathathias, Judas était le fort<sup>7</sup>, et Simon était le sage. Mathathias l'avait bien connu, lorsqu'il parle ainsi à ses enfants<sup>8</sup> : « Votre frère Simon est homme de bon conseil : écoutez-le en toutes choses, et regardez-le comme votre père. »

Nous avons déjà vu comme le peuple fut heureux sous sa conduite; mais il faut voir le particulier.

Il avait trouvé les affaires en mauvais état :

<sup>1</sup> II. Reg. XV, 25, 26.

<sup>2</sup> Ibid. 33, 34.

<sup>3</sup> Ibid. XX, 6.

<sup>4</sup> Eccl. X, 3.

<sup>5</sup> III. Reg. IV, 20, 25.

<sup>6</sup> Ibid. X, 27. II. Par. I, 15.

<sup>7</sup> I. Mach. II, 66.

<sup>8</sup> Ibid. 65.

« sous lui les Juifs furent affranchis du joug des Gentils<sup>1</sup>. »

« Toute la terre de Juda était en repos durant les jours de Simon : il chercha le bien de ses citoyens; aussi prenaient-ils plaisir à voir sa gloire et sa grandeur. Il prit Joppé, et y fit un port, et il s'ouvrit un passage dans les îles de la mer. Il étendit les bornes de sa nation, et fit beaucoup de conquêtes. Personne ne lui pouvait résister. Chacun cultivait sa terre en paix; la terre de Juda et les arbres produisaient leurs fruits : les vieillards assis dans les places publiques ne parlaient que de l'abondance où on vivait : la jeunesse prenait plaisir à se parer de riches habillements, et portait l'habit militaire. Il pourvoyait à la subsistance des villes, et les fortifiait : la paix était sur la terre, et Israël vivait en grande joie, chacun dans sa vigne et sous son figuier, sans avoir aucune crainte : personne ne les attaquait; les rois ennemis étaient abattus; il protégeait les faibles; il faisait observer la loi; il ôtait les méchants de dessus la terre; il ornait le temple, et augmentait les vaisseaux sacrés<sup>2</sup>. Enfin il faisait justice, il gardait la foi, et ne songeait qu'au bonheur et à la grandeur de son peuple<sup>3</sup>. »

Que ne fait point un sage prince ! sous lui les guerres réussissent; la paix s'établit; la justice règne; les lois gouvernent; la religion fleurit; le commerce et la navigation enrichissent le pays; la terre même semble produire les fruits plus volontiers. Tels sont les effets de la sagesse. Le Sage n'avait-il pas raison de dire : « Tous les biens me sont venus avec elle<sup>4</sup>. »

Qu'on doive tant de biens aux soins et à la prudence d'un seul homme, peut-on l'aimer assez ? Nous voyons aussi que la grandeur de Simon faisait les délices du peuple. Il n'y a rien qu'ils ne lui accordent<sup>5</sup>.

Quand Dieu veut rendre un peuple heureux, il lui envoie un prince sage. Hiram, admirant Salomon qui savait tout faire à propos, lui écrivait<sup>6</sup> : « Parce que Dieu a aimé son peuple, il vous a fait roi. » Et il ajoutait : « Béni soit le Dieu d'Israël, qui a fait le ciel et la terre, et qui a donné à David un fils sage, habile, sensé et prudent. »

« Heureux vos sujets et vos domestiques, qui sont tous les jours devant vous, et écoutent votre sagesse, s'écriait la reine de Saba<sup>7</sup>. Béni

<sup>1</sup> I. Mach. XIII, 41.

<sup>2</sup> Ibid. XIV, 4, 5, 6, etc.

<sup>3</sup> Ibid. 35.

<sup>4</sup> Sap. VII, 11.

<sup>5</sup> I. Mach. XIV, 14, 35, 45.

<sup>6</sup> II. Par. II, 11, 12.

<sup>7</sup> III. Reg. X, 8, 9.

« soit le Seigneur votre Dieu, à qui vous avez plu; qui vous a fait roi d'Israël, parce qu'il aime ce peuple d'un amour éternel; et vous a établi pour y faire justice et jugement! »

IV<sup>e</sup> PROPOSITION.

La sagesse sauve les États plutôt que la force.

« Il y avait une petite ville, et peu de monde dedans. Un grand roi est venu contre elle; il l'a encinte de tranchées, où il a bâti des forts de tous côtés, et il a formé un siège devant cette place. Il s'y est trouvé un homme pauvre et sage, et il a délivré sa ville par sa sagesse. Et j'ai dit en moi-même que la sagesse vaut mieux que la force<sup>1</sup>. »

C'est ainsi que Salomon nous explique les effets de la sagesse. Et il répète encore une fois<sup>2</sup> : « La sagesse vaut mieux que les armes; mais qui manque en une chose perd de grands biens. »

Les combats sont hasardeux; la guerre est fâcheuse pour les deux partis: la sagesse, qui prend garde à tout et ne néglige rien, a des voies non-seulement plus douces et plus raisonnables, mais encore plus sûres.

Dans la révolte de Séba contre David, le rebelle se retira dans Abéla, ville importante, où Joab ne tarda pas à l'assiéger par ordre de David<sup>3</sup>. Pendant qu'on en ruinait les murailles, une femme de la ville demanda à parler à Joab, et lui tint ce discours au nom de la ville qu'elle introduisait comme lui parlant. « Il y a un certain proverbe, que qui veut savoir la vérité la demande à Abéla<sup>4</sup>. » (Cette ville était en réputation d'avoir beaucoup de sages citoyens qu'on venait consulter de tous côtés.) « C'est moi qui réponds la vérité aux Israélites; cependant vous voulez me détruire et ruiner une mère en Israël (c'est-à-dire, une ville capitale). Pourquoi renversez-vous l'héritage du Seigneur, et une ville qu'il a donnée à son peuple? A Dieu ne plaise, répondit Joab, que je veuille la renverser; mais Séba s'est soulevé contre le roi, livrez-le tout seul, et nous laisserons la ville en repos. La femme lui répondit: On vous jettera sa tête du haut de la muraille. Elle parla au peuple assemblé, et discourut sagement, de sorte qu'on résolut de faire ce qu'elle avait dit; et Joab renvoya l'armée. »

Voilà une ville sauvée par la sagesse. La sagesse finit tout à coup, sans rien hasarder, et en ne perdant que le seul coupable, une guerre qui avait donné tant d'appréhension à David.

<sup>1</sup> Eccl. ix, 11, 15, 16.

<sup>2</sup> Ibid. 18.

<sup>3</sup> II. Reg. xx, 14, etc.

<sup>4</sup> Ibid. 18, etc.

Béthulie, assiégée par Holopherne, est sauvée par les conseils de Judith, qui empêche, premièrement, qu'on ne suive la pernicieuse résolution de se rendre, déjà prise dans le conseil; et ensuite fait périr les ennemis par une conduite aussi sage que hardie<sup>1</sup>.

Ainsi on voit que la sagesse est la plus sûre défense des États. La guerre met tout en hasard. « L'empire du sage est stable<sup>2</sup>. »

« La sagesse fortifie le sage plus que s'il était soutenu par les principaux de la ville<sup>3</sup>. »

David était vaillant, et savait parfaitement l'art de la guerre. Ce n'est pas ce qui donnait le plus de crainte à Saül. « Mais il le craignait parce qu'il était très-prudent en toutes choses<sup>4</sup>. »

V<sup>e</sup> PROPOSITION.

Les sages sont craints et respectés.

David lui-même craignait plus le seul Achitophel, que tout le peuple qui était avec Absalon, parce qu'en ce temps « on consultait Achitophel comme si c'eût été un Dieu<sup>5</sup>. »

C'était autant la sagesse que la puissance de Salomon, qui tenait en crainte ses voisins, et conservait son royaume dans une paix profonde.

Parce que Josaphat était sage, instruit de la loi, et prenant soin d'en faire instruire le peuple, tous ses voisins le craignaient. « Le Seigneur répandit la terreur sur les royaumes voisins, et ils n'osaient faire la guerre à Josaphat: les Philistins lui apportaient des présents et les Arabes lui payaient tribut<sup>6</sup>. »

Josaphat était belliqueux: mais l'Écriture attribue tous ces beaux effets à la piété et à la sagesse de ce roi, qui n'avait pas encore fait la guerre, dans le temps qu'il était si redouté de ses voisins.

Si la sagesse fait respecter le prince au dehors, il ne faut pas s'étonner qu'elle le fasse respecter au dedans. Quand Salomon eut rendu ce jugement mémorable, où il montra un si grand discernement, « tout Israël entendit la sentence que le roi avait prononcée; et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui<sup>7</sup>. »

Il y a quelque chose de divin à ne se tromper pas; et rien n'inspire tant de respect ni tant de crainte.

Et voyez comme l'Écriture marque exactement l'effet naturel de chaque chose. La bonne grâce de Salomon lui avait déjà attiré l'amour des peu-

<sup>1</sup> Judith. viii, 9, 10, 28; ix, etc.

<sup>2</sup> Eccl. x, 1.

<sup>3</sup> Ibid. vii, 20.

<sup>4</sup> I. Reg. xviii, 15.

<sup>5</sup> II. Reg. xvi, 23.

<sup>6</sup> II. Par. xvii, 7, 8, 10, 11, etc.

<sup>7</sup> III. Reg. iii, 28.

ples; « il parut dans le trône de son père, et il plut à tous<sup>1</sup>. »

Voici quelque chose de plus grand. Il montra un discernement exquis; et on le craignit, de cette crainte respectueuse, qui tient tout le monde dans le devoir.

C'est donc avec raison qu'on lui fait dire. « La sagesse vaut mieux que les forces; et l'homme prudent est au-dessus de l'homme fort<sup>2</sup>. »

VI<sup>e</sup> PROPOSITION.

C'est Dieu qui donne la sagesse.

« Toute sagesse vient du Seigneur; elle a été avec lui devant tous les siècles, et y sera à jamais. Qui a compté le sable de la mer et les gouttes de pluie, et les jours du monde? Qui a mesuré la hauteur des cieux, et la largeur de la terre, et les profondeurs de l'abîme? Qui a pénétré cette sagesse de Dieu qui a précédé toutes choses? La sagesse a été produite la première; l'intelligence est engendrée devant tous les siècles. A qui a été connue la source de la sagesse, et qui a découvert toutes ses adresses? Il n'y a qu'un seul sage, un seul redoutable: c'est le Seigneur assis sur le trône de la sagesse. C'est lui qui l'a créée par son esprit, et qui l'a connue, et qui l'a comptée, et qui en sait toutes les mesures. Il l'a répandue sur tous ses ouvrages, et sur toute chair, à chacun selon qu'il lui a plu; et il l'a donnée à ceux qui l'aiment. C'est par où commence l'Écclésiastique<sup>3</sup>.

Dieu est le seul sage; en lui est la source de la sagesse, et c'est lui seul qui la donne.

C'est à lui que la demande le Sage. « O Dieu de mes pères! ô Seigneur miséricordieux, qui avez tout fait par votre parole! donnez-moi la sagesse qui est toujours auprès de votre trône. Vous m'avez fait roi, et vous m'avez ordonné de vous bâtir un temple. Votre sagesse est avec vous; elle entend tous vos ouvrages: elle était avec vous quand vous avez fait le monde; elle savait ce qui vous plaisait, et ce qui était droit dans tous vos commandements. Envoyez-la moi des cieux, du trône sublime où vous êtes assis plein de gloire et de majesté; afin qu'elle soit toujours et travaille toujours avec moi, et que je connaisse ce qui vous est agréable; car elle sait tout: elle me fera observer une juste médiocrité dans toutes mes actions, et me gardera par sa puissance. Et ma conduite vous plaira, et je gouvernerai votre peuple avec justice; et je serai digne du trône de mon père<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> I. Paralip. xxix, 23.

<sup>2</sup> Sap. vi, 1.

<sup>3</sup> Eccl. i, 1, 2, 3, 4, etc.

<sup>4</sup> Sap. ix, 1, 4, 7, 8, etc.

Qui désire ainsi la sagesse, et qui la demande à Dieu avec cette ardeur, ne manque jamais de l'obtenir. « Je t'ai donné un cœur sage et intelligent<sup>5</sup>. » Et encore: « Dieu donna la sagesse à Salomon, et une prudence exquisite, et une étendue de cœur (c'est-à-dire, d'intelligence), comme le sable de la mer<sup>6</sup>. »

Il lui a donné la sagesse, pour l'intelligence de la loi et des maximes; la prudence, pour l'application; l'étendue de connaissance, c'est-à-dire, une grande capacité pour comprendre les difficultés et toutes les minuties des affaires. Dieu seul donne tout cela.

VII<sup>e</sup> PROPOSITION.

Il faut étudier la sagesse.

Dieu la donne, il est vrai; mais Dieu la donne à ceux qui la cherchent.

« J'aime ceux qui m'aiment, dit la Sagesse elle-même<sup>7</sup>; et qui me cherche du matin, me trouve. »

« Le commencement de la sagesse est un véritable désir de la savoir<sup>8</sup>. »

« Aimez mes discours, dit-elle<sup>9</sup>, et désirez de les entendre, et vous aurez la science. »

« La sagesse se laisse voir facilement à ceux qui l'aiment, et se laisse trouver à ceux qui la cherchent: elle prévient ceux qui la désirent, et se montre la première à eux: qui s'éveille du matin pour penser à elle, ne sera pas rebuté, il la trouvera à sa porte. Y penser, c'est la perfection: qui veille pour l'obtenir sera bientôt content; car elle tourne de tous côtés pour se donner à ceux qui sont dignes d'elle; elle leur apparaît avec un visage agréable, et n'oublie rien pour aller à leur rencontre<sup>6</sup>. »

Elle est bonne, elle est accessible; mais il faut l'aimer et travailler pour l'avoir.

Il ne faut pas plaindre les peines qu'on prendra à cette recherche, on en est bientôt récompensé. Mon fils, faites-vous instruire dès votre jeunesse, et la sagesse vous suivra jusqu'aux cheveux gris: cultivez-la avec soin, comme celui qui laboure et qui sème, et attendez ses bons fruits. Vous travaillerez un peu pour l'acquiescer, et vous ne tarderez pas à manger ses fruits<sup>7</sup>. Mettez vos pieds dans ses entraves, votre cou dans ses liens, votre épaule sous son joug. A la fin vous y trouverez le repos, et elle vous tournera en plaisir<sup>8</sup>. »

<sup>1</sup> III. Reg. iii, 12.

<sup>2</sup> Ibid. iv, 29.

<sup>3</sup> Prov. viii, 17.

<sup>4</sup> Sap. vi, 18.

<sup>5</sup> Ibid. 12.

<sup>6</sup> Ibid. 13, 14, 15, 16, 17.

<sup>7</sup> Eccl. vi, 18, 19, 20.

<sup>8</sup> Ibid. 25, 26, 29.

VIII<sup>e</sup> PROPOSITION

Le prince doit étudier et faire étudier les choses utiles : quelle doit être son étude.

Il ne faut pas s'imaginer le prince un livre à la main, avec un front soucieux, et des yeux profondément attachés à la lecture. Son livre principal est le monde : son étude c'est d'être attentif à ce qui se passe devant lui pour en profiter.

Ce n'est pas que la lecture ne lui soit utile, et le plus sage des rois ne l'a pas négligée.

« Comme l'Ecclésiaste (c'est Salomon) était très-sage, il a instruit son peuple, et il a recherché les sages sentences. L'Ecclésiaste a étudié pour trouver des discours utiles; et il a écrit des choses droites, des paroles véritables. Les discours des sages sont comme un aiguillon dans le cœur; les maîtres qui les ont ramassés étaient conduits par un seul pasteur<sup>1</sup>. » C'était le roi qui prenait soin et de chercher par lui-même, et de faire chercher aux autres les discours utiles à la vie.

« Mon fils, n'en désirez pas davantage. » C'est-à-dire, renfermez-vous dans les choses profitables : laissez les livres de curiosité. « On multiplie les livres sans fin; et de trop longues spéculations épuisent le corps<sup>2</sup>. »

Les vraies études sont celles qui apprennent les choses utiles à la vie humaine. Il y en a qui sont dignes de l'application du prince habile. Dans les autres, c'est assez pour lui d'exciter l'industrie des savants par les récompenses, dont la principale est toujours, aux esprits bien faits, l'agrément et l'estime d'un maître entendu.

Il ne convient pas au prince de se fatiguer par de longues et curieuses lectures. Qu'il lise peu de livres; qu'il lise, comme Salomon, les discours sensés et utiles. Surtout qu'il lise l'Évangile, et qu'il le médite. C'est là sa loi, et la volonté du Seigneur.

IX<sup>e</sup> PROPOSITION.

Le prince doit savoir la loi.

Il est fait pour juger, et c'est la première institution de la royauté. « Faites-nous un roi qui nous juge. » Et encore : « Nous voulons être comme les autres nations, et avoir un roi qui nous juge<sup>3</sup>. »

Aussi avons-nous vu que Dieu commande aux rois d'écrire la loi de Moïse, d'en avoir toujours avec eux un exemplaire authentique, et de la lire tous les jours de leur vie<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Eccl. XII, 9, 10, 11.

<sup>2</sup> Ibid. 12.

<sup>3</sup> I. Reg. VIII, 5, 20.

<sup>4</sup> Deut. XVII, 18, 19.

C'est pour cela que dans leur sacre on la leur mettait en main. « Ils amenèrent au temple le fils du roi, et lui mirent le diadème, et la marque royale sur la tête; ils lui mirent aussi la loi à la main, et le firent roi. Le pontife Joïada et ses enfants le sacrèrent; et tout le peuple cria : Vive le roi<sup>1</sup>. »

Le prince doit croire aussi que dans la nouvelle alliance il reçoit l'Évangile de la main de Dieu, pour se régler par cette lecture.

Le peuple doit savoir la loi, sans doute, du moins dans ses principaux points; et se faire instruire du reste dans les occurrences : car il la doit pratiquer. Mais le prince, qui outre cela la doit faire pratiquer aux autres, et juger selon ses décrets, la doit savoir beaucoup davantage.

On ne sait ce qu'on fait, quand on va sans règle, et qu'on n'a pas la loi pour guide : la surprise, la prévention, l'intérêt et les passions ofusquent tout. « Le prince ignorant opprime sans y penser plusieurs personnes, et fait triompher la calomnie<sup>2</sup>. »

« Mais le commandement est un flambeau devant les yeux; la loi est une lumière<sup>3</sup>. » Le prince qui la suit, voit clair; et tout l'État est éclairé.

« Que si l'œil de l'État (c'est-à-dire, le prince) est obscurci, que seront les ténèbres mêmes, et combien ténébreux sera tout le corps<sup>4</sup> ! »

Qu'il sache donc le fond de la loi, par laquelle il doit gouverner. Et s'il ne peut pas descendre à toutes les ordonnances particulières que les affaires font naître tous les jours, qu'il sache du moins les grands principes de la justice, pour n'être jamais surpris. C'était le Deutéronome, et le fondement de la loi, que Dieu l'obligeait d'étudier et de savoir.

Que la vie du prince est sérieuse ! il doit sans cesse méditer la loi. Aussi n'y a-t-il rien parmi les hommes de plus sérieux ni de plus grave, que l'office de la royauté.

X<sup>e</sup> PROPOSITION.

Le prince doit savoir les affaires.

Ainsi a-t-on vu Jephthé, élu prince du peuple de Dieu, prouver par la discussion des droits de ce peuple, que le roi des Ammonites leur faisait injustement la guerre<sup>5</sup>.

On voit l'affaire discutée avec toute l'exactitude possible. Dans cette discussion, les principes du droit sont joints par Jephthé avec la recherche

<sup>1</sup> II. Paralip. XXIII, 11.

<sup>2</sup> Prov. XXVIII, 16.

<sup>3</sup> Ibid. VI, 23.

<sup>4</sup> Matth. VI, 23.

<sup>5</sup> Jud. XI, 15, etc. Sup. etc.

des faits, et la connaissance des antiquités. C'est ce qu'on appelle savoir les affaires.

Le prince qui sait ces choses met visiblement la raison de son côté : ses peuples sont encouragés à soutenir la guerre, par l'assurance de leur bon droit : ses ennemis sont ralentis : les voisins n'ont rien à dire.

Une semblable discussion fit beaucoup d'honneur à Simon le Machabée<sup>1</sup>. « Le roi d'Asie lui envoya redemander par Athénobius la citadelle de Jérusalem, avec Joppé et Gazara, places importantes, qu'il soutenait être de son royaume. »

Simon, sur cette demande, fait premièrement les distinctions nécessaires. Il distingue les anciennes terres, qui appartenaient de tout temps aux Juifs, d'avec celles qu'ils avaient conquises depuis peu.

« Nous n'avons, dit-il<sup>2</sup>, rien usurpé sur nos voisins, et ne possédons rien du bien d'autrui, mais l'héritage de nos pères que nos ennemis ont possédé quelque temps injustement, dans lequel nous sommes rentrés aussitôt que nous en avons trouvé l'occasion : et nous ne faisons que revendiquer l'héritage de nos pères. »

On a vu les offres qu'il fit pour Joppé et pour Gazara, encore qu'il les eût prises par une bonne et juste guerre : et il se mit si bien à la raison, qu'Athénobius, envoyé du roi d'Asie, n'eut rien à répondre<sup>3</sup>. »

Il est beau et utile que les affaires d'une certaine importance soient discutées autant qu'il se peut par le prince même, avec un grand raisonnement. Quand il s'en fie tout à fait aux autres, il s'expose à être trompé, ou à voir ses droits négligés. Personne ne pénètre plus dans les affaires, que celui qui y a le principal intérêt.

XI<sup>e</sup> PROPOSITION.

Le prince doit savoir connaître les occasions et les temps.

C'est une des principales parties de la science des affaires, qui toutes dépendent de là.

« Chaque chose a son temps, et tout passe sous le ciel dans l'espace qui lui est marqué. Il y a le temps de naître, et le temps de mourir; le temps de planter, et le temps d'arracher; le temps de blesser, et le temps de guérir; le temps de bâtir, et le temps d'abattre; le temps de pleurer, et le temps de rire; le temps d'amasser, et le temps de répandre; le temps de couper, et le temps de coudre (c'est-à-dire, le temps de s'unir, et le temps de rompre); le temps de parler,

<sup>1</sup> I. Mach. XV, 28, etc.

<sup>2</sup> Ibid. 33, 34.

<sup>3</sup> Ibid. 35.

et le temps de se taire; le temps de guerre, et le temps de paix. Dieu même fait tout en certains temps<sup>4</sup>. »

Si toutes choses dépendent du temps, la science des temps est donc la vraie science des affaires, et le vrai ouvrage du sage. Aussi est-il écrit que le cœur du sage connaît le temps, et règle sur cela son jugement<sup>5</sup>. »

C'est pourquoi il faut dans les affaires beaucoup d'application et de travail. « Chaque affaire a son temps et son occasion; et la vie de l'homme est pleine d'affliction, parce qu'il ne sait point le passé, et il n'a point de messenger qui lui annonce l'avenir. Il ne peut rien sur les vents, il n'a point de pouvoir sur la mort; il ne peut différer quand on vient lui faire la guerre<sup>6</sup>. » Nul ne fait ce qu'il veut : une force majeure domine partout : les moments passent rapidement, et avec une extrême précipitation; qui les manque, manque tout.

Cette science des temps a fait la principale louange de la sagesse de Salomon. « Béni soit le Dieu d'Israël, qui a donné à David un fils habile, avisé, sage et prudent, pour bâtir un temple au Seigneur, et un palais pour sa personne<sup>7</sup> ! » Dans une profonde paix, dans une grande abondance, après les préparatifs faits par son père, c'était le temps d'entreprendre de si grands ouvrages.

Parce que les Machabées prirent bien leur temps, ils engagèrent les Romains à les protéger; et ils s'affranchirent des rois de Syrie, qui les opprimaient. « Jonathas vit que le temps était favorable, et il envoya renouveler l'alliance avec les Romains<sup>8</sup>. »

Il faudrait transcrire toutes les histoires saintes et profanes, pour marquer ce que peuvent, dans les affaires, les temps et les contre-temps.

Il y a encore dans les choses certains temps à observer, pour garder les bienséances, et entretenir l'ordre. « Mon fils, observez les temps, et évitez le mal<sup>9</sup>. »

Les temps règlent toutes les actions jusqu'aux moindres. « Malheur à toi terre dont les rois se gouvernent en enfants, et mangent dès le matin ! Heureuse la terre dont le roi n'a que de grandes pensées; dont les princes mangent dans le temps, pour la nécessité, et non pour la délicatesse<sup>7</sup>. » C'est une espèce de similitude pour montrer que le temps gouverne tout, et que chaque chose a un temps propre.

<sup>1</sup> Eccl. III, 1, 2, etc.

<sup>2</sup> Ibid. VIII, 5.

<sup>3</sup> Ibid. 6, 7, 8.

<sup>4</sup> II. Paral. II, 12.

<sup>5</sup> I. Mach. XII, 1.

<sup>6</sup> Eccl. IV, 23.

<sup>7</sup> Ibid. X, 16, 17.